

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRATIONS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal.

BOURSE DE PARIS DU 8 JUIN 1878 Cours à terme de 1 h. 05 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes Rente 3 0/0, Rente 5 0/0, Italien 5 0/0, etc.

Ces cours sont affichés chaque jour, vers 2 h. 1/2, chez MM. A. MAIRE et H. BLUM, 176, rue du Collège, à Roubaix

BOURSE DE PARIS (Services gouvernemental) 8 JUIN

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes 3 0/0, 4 1/2, Emprunts 5 0/0.

7 JUIN

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes 3 0/0, 4 1/2, Emprunts 5 0/0.

8 JUIN

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes Actions Banque de France, Société gén., etc.

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 7 juin.

Change sur Londres, 4.85 00; change sur Paris, 5.15 00. Café good fair, (la livre) 16, 16, 1/4.

ROUBAIX, le 8 JUIN 1878

Bulletin du jour

La Chambre a rejeté, hier, à une majorité de cinq voix, le traité de commerce franco-italien.

Cependant, nos ministres, tenant beaucoup à ne pas indisposer nos voisins d'outre-mont, avaient imaginé un expédient à l'aide duquel ils auraient cherché à éluder la difficulté.

C'est ce que M. le ministre des affaires étrangères appelait, avant-hier, « un acte de courtoisie, envers une grande nation amie ».

Un député du Havre, M. Peulevey, a réclamé énergiquement le rejet pur et simple du traité, qu'il considère avec raison comme une duperie.

La discussion a continué hier, M. Rouvier a défendu le traité qui a été combattu par M. Labadié et la Chambre a invité le gouvernement à ouvrir des négociations avec l'Italie pour modifier le traité de commerce.

Le Congrès et la Révolution

Un auteur plein d'humour écrivait un jour, à propos d'un passage très-dangereux et où bon nombre de petites gens avaient trouvé la mort, que quand un évêque ou un prince s'y serait rompu le cou, on songerait enfin à y placer un garde-fou.

Depuis une centaine d'années, la révolution sous toutes ses formes est le fléau moral qui a sévi sur l'Europe, et qui a fait périr plus d'individus que la peste asiatique n'en eût détruit en dix années.

Le Congrès et la Révolution. Nous sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo.

Le Congrès et la Révolution. Nous sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo.

Le Congrès et la Révolution. Nous sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo.

Le Congrès et la Révolution. Nous sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo.

des sectes révolutionnaires. Les uns pouvaient les encourager chez eux, les autres les encourager seulement chez leurs voisins.

Nous n'avons pas à faire l'histoire de ces alliances; il en est quelques-unes que l'on ne pourrait raconter sans risquer de blesser quelque puissant de la terre; mais c'est un fait que personne ne niera que les gouvernements très conservateurs, réactionnaires, militaires se sont servis des éléments révolutionnaires comme d'une arme utile contre leurs adversaires, nous n'avons pas besoin de nous en plaindre.

Or, voilà que tout à coup les deux tentatives d'assassinat dirigées contre l'Empereur et roi Guillaume ont mis en émoi toute les puissances Européennes. Des dépêches ont été échangées entre les cabinets, et l'on parle même d'une proposition qui serait soumise au Congrès pour réglementer la ligue des gouvernements, c'est-à-dire les puissances secrètes, les sociétés de conspirateurs.

La Russie qui a fait tant de difficultés pour soumettre au Congrès le traité de San-Stefano prendrait l'initiative du projet. Il s'agirait de créer une sorte d'alliance internationale des pouvoirs constitués contre les forces occultes qui s'agitent dans les couches inférieures de la société.

Il faut que le péril soit pressant pour que les chefs d'Etat se soient enfin décidés à comprendre qu'il n'y a pas seulement entre les peuples des rapports d'intérêts industriels et commerciaux; que, au-dessus des rivalités de la politique, des sciences et des arts, il peut y avoir un lien moral qui les doit unir, qu'il y a un droit commun pour tous les hommes, à quelque religion, à quelque nationalité qu'ils appartiennent.

Ce sera un fait nouveau, et digne d'attirer l'attention du monde, que la présentation au Congrès d'une proposition de Code international assimilant les tentatives révolutionnaires aux délits de droit commun, et édictant, au nom de la société universelle, des mesures de précaution ou de répression à l'égard des citoyens d'une chimérique république universelle. Nous suivrons avec la plus sérieuse sympathie les débats du Congrès de Berlin, curieux de savoir s'il en sortira, à côté d'un traité qui sera le code politique de l'Europe, un autre traité de préservation sociale, une sorte de société d'assurance mutuelle contre la révolution.

ALEXANDRE WATTEAU.

M. Victor Hugo et l'évêque d'Orléans

Nous ne sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo; nous sommes encore moins surpris de les voir reproduire la réponse de M. Victor Hugo à Mgr l'évêque d'Orléans.

Nous ne sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo; nous sommes encore moins surpris de les voir reproduire la réponse de M. Victor Hugo à Mgr l'évêque d'Orléans.

Nous ne sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo; nous sommes encore moins surpris de les voir reproduire la réponse de M. Victor Hugo à Mgr l'évêque d'Orléans.

Nous ne sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo; nous sommes encore moins surpris de les voir reproduire la réponse de M. Victor Hugo à Mgr l'évêque d'Orléans.

Nous ne sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo; nous sommes encore moins surpris de les voir reproduire la réponse de M. Victor Hugo à Mgr l'évêque d'Orléans.

Nous ne sommes pas étonnés que les journaux républicains se soient abstenus de publier la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans à M. Victor Hugo; nous sommes encore moins surpris de les voir reproduire la réponse de M. Victor Hugo à Mgr l'évêque d'Orléans.

embarras à publier la réponse de M. Victor Hugo:

« Paris, 3 juin 1878.

« A M. l'évêque d'Orléans,

« Monsieur,

« Vous faites une impudence.

« Vous rappelez à ceux qui ont pu l'oublier que j'ai été élevé par un homme d'église, et que, si ma vie a commencé par le préjugé et par l'erreur, c'est la faute des prêtres et non la mienne.

« Cette éducation est tellement fautive qu'à près de quarante ans, vous le constatez, j'en subissais encore l'influence. Tout cela a été dit. Je n'y insiste pas. Je désigne un peu les choses inutiles.

« Vous insultez Voltaire, et vous me faites l'honneur de m'insulter. C'est votre affaire.

« Nous sommes, vous et moi, deux hommes que le ciel a créés.

« Vous préférez, vous dites que me eût été la France. Il faut assez forte pour pouvoir régner sur elle. Il a commencé son règne, puis que c'est un régne, par la parole, le geste, et le massacre. Il a continué par l'oppression, par la tyrannie, par le despotisme, par une inqualifiable parodie de religion et de justice. Il était monstrueux et petit. On lui chantait Te Deum, Magnificat, Salve regina, Gloria tibi, etc. Qui chantait cela? Interrogez-vous. La loi lui livrait le peuple, l'Eglise lui livrait Dieu. Sous cet homme s'élevaient effondrés le droit, l'honneur, la patrie, il avait sous ses pieds le serment, l'équité, la probité la gloire du drapeau, la dignité des hommes, la liberté des citoyens; la prospérité de cet homme déconcertait la conscience humaine. Cela a duré dix-neuf ans. Pendant ce temps-là vous étiez dans un palais, j'étais en exil.

« Si vous plaignez, monsieur,

« Si M. Victor Hugo a écrit les Odes et Ballades, les Feuilles d'automne, les Rayons et les Ombres, Hernani, et d'autres chefs d'œuvre, dans la période de 1820 à 1838, c'est la faute des prêtres!

« Pauvres prêtres! Ils n'en font jamais d'autres! Élevé-ils un poète, tout aussitôt sa lyre résonne de chants sublimes qui seront, devant la postérité, la gloire du poète et l'honneur du pays.

« Les années arrivent, le pensionné de Charles X, le pair de France de Louis-Philippe, le député réactionnaire de l'Assemblée de 1848, a revê d'être le ministre du second Napoléon, qu'il a contribué avec M. de Girardin à élever au pouvoir, il a combattu Cavaignac au profit de Bonaparte. Bonaparte est le maître et M. Victor Hugo n'est pas ministre. L'héritier de l'homme de Brumaire fait le 2 Décembre. Victor Hugo n'est pas proscrit; mais il croit de sa dignité, et nous ne l'en blâmons point, de se retirer sur un joli rocher de verdure, d'où il regardera l'Océan, et ne songera pas à s'ouvrir les entrailles, quoique la République française dise, parlant récemment de proscrits de 1852, que ce soit chose facile.

« Bref, il demeure dix huit ans et plus à écrire des poèmes qui ruinent ses éditeurs. Ça n'était point évidemment la faute des prêtres; car les prêtres ne l'inspiraient plus.

« Les prêtres! certains, en effet, chantaient des Te Deum. Ce n'est à nous à les juger; mais il nous semble que ce n'est pas à Victor Hugo à les condamner. Ces Te Deum chantés pour le Napoléon du 2 décembre valaient-ils moins que les Te Deum chantés pour le Napoléon du 18 brumaire? E qui donc les chantait, si ce n'est M. Victor Hugo lui-même, lui qui avait écrit:

Napoléon, ce dieu dont je serai le prêtre!

Mais tous les prêtres ne chantaient pas des Te Deum. Il y en avait, et Mgr l'évêque d'Orléans était de ceux-là, qui dévouaient la politique funeste de l'unité italienne et de l'unité allemande, qui combattaient cette démocratie césarienne dont les républicains se montraient ravis, et en face de ces violences et de ces hypocrisies, criaient à la face du monde et protestaient contre cet oubli des traditions nationales, contre ces entreprises et ces aventures dont la France devait sortir amoindrie, vaincue, démembrée.

Et pendant que ce prêtre protestait, le poète rimait, tandis que le prêtre faisait œuvre de patriote, de citoyen et de Français. M. Victor Hugo continuait à regarder l'Océan; il décrivait les mœurs de la France et les exploits forcés d'Ursus et d'Homère; il adressait, entre deux bouffées d'algue marine et deux antithèses académiques, des encouragements à Garibaldi et des traités à son libraire.

Aujourd'hui, il plaint le prélat et se congratule. Il renie non pas seulement le prêtre qui l'a élevé, et les œuvres de son génie, non pas seulement les rois qui l'ont pensionné et païerisé, les empereurs qui l'ont ennobli et qu'il a chanté, mais encore son père, vieux soldat, sa mère vendéenne.

Et après avoir renié son passé glorieux, ce passé qui sauvera son nom de l'oubli et sera pour la postérité l'excuse des œuvres malsaines et indignes de son génie, qu'il débite dans des cirques et dont les quais eux-mêmes ne voudront pas dans vingt ans; après avoir fatigué l'attention publique, contristé les admirateurs de son génie, il se va fier des applaudissements que lui prodiguent les anciens familiers de l'empire, comme MM. About, Viollet-le-Duc; les anciens fonctionnaires de l'empire, comme MM. de Marcère, Allain Targé, Arthur Picard; les anciens assermentés de l'empire, comme MM. Gambetta et Jules Favre; les anciens candidats officiels de l'empire, comme M. de Freycinet.

Entre le prélat et le poète, nous savons qui a chanté le plus de Te Deum aux Napoléons, et c'est l'histoire, quand l'œuvre de chacun d'eux aura porté ses fruits, qui dira celui que nous devons plaindre.

CHARLES DUPUY

UNE RECTIFICATION

Avant-hier, à la Chambre des députés, M. Richard Waddington, rééditant une énormité commise par les journaux de la gauche, a terminé son discours sur le traité franco-italien par ces mots:

« Nous sommes dans une impasse et nous ne pourrions en sortir que difficilement. Mais je tiens à constater à cette tribune que la responsabilité de cette situation fâcheuse n'incombe ni à cette Chambre, ni au gouvernement qui siège sur ces bancs; toute cette responsabilité incombe entièrement aux négociateurs et signataires du traité et au gouvernement auquel ils appartenaient. »

En lançant ce trait final, l'orateur a commis une prodigieuse maladresse, car c'est sur ses amis — et non sur les conservateurs — qu'il a frappé.

En effet, la responsabilité tout entière du traité du 6 juillet 1877 entre la France et l'Italie incombe au ministère que présidait M. Jules Simon. Ce traité est la conséquence des conventions faites avec le gouvernement italien par les commissaires français aux mois de février et de mars 1877.

l'élu du 18 brumaire? E qui donc les chantait, si ce n'est M. Victor Hugo lui-même, lui qui avait écrit:

Napoléon, ce dieu dont je serai le prêtre!

Mais tous les prêtres ne chantaient pas des Te Deum. Il y en avait, et Mgr l'évêque d'Orléans était de ceux-là, qui dévouaient la politique funeste de l'unité italienne et de l'unité allemande, qui combattaient cette démocratie césarienne dont les républicains se montraient ravis, et en face de ces violences et de ces hypocrisies, criaient à la face du monde et protestaient contre cet oubli des traditions nationales, contre ces entreprises et ces aventures dont la France devait sortir amoindrie, vaincue, démembrée.

Et pendant que ce prêtre protestait, le poète rimait, tandis que le prêtre faisait œuvre de patriote, de citoyen et de Français. M. Victor Hugo continuait à regarder l'Océan; il décrivait les mœurs de la France et les exploits forcés d'Ursus et d'Homère; il adressait, entre deux bouffées d'algue marine et deux antithèses académiques, des encouragements à Garibaldi et des traités à son libraire.

Aujourd'hui, il plaint le prélat et se congratule. Il renie non pas seulement le prêtre qui l'a élevé, et les œuvres de son génie, non pas seulement les rois qui l'ont pensionné et païerisé, les empereurs qui l'ont ennobli et qu'il a chanté, mais encore son père, vieux soldat, sa mère vendéenne.

Et après avoir renié son passé glorieux, ce passé qui sauvera son nom de l'oubli et sera pour la postérité l'excuse des œuvres malsaines et indignes de son génie, qu'il débite dans des cirques et dont les quais eux-mêmes ne voudront pas dans vingt ans; après avoir fatigué l'attention publique, contristé les admirateurs de son génie, il se va fier des applaudissements que lui prodiguent les anciens familiers de l'empire, comme MM. About, Viollet-le-Duc; les anciens fonctionnaires de l'empire, comme MM. de Marcère, Allain Targé, Arthur Picard; les anciens assermentés de l'empire, comme MM. Gambetta et Jules Favre; les anciens candidats officiels de l'empire, comme M. de Freycinet.

Entre le prélat et le poète, nous savons qui a chanté le plus de Te Deum aux Napoléons, et c'est l'histoire, quand l'œuvre de chacun d'eux aura porté ses fruits, qui dira celui que nous devons plaindre.

CHARLES DUPUY

LE MARÉCHAL BARAGUEY D'HILLIERS

Le doyen de l'armée française, le maréchal comte Achille Baraguey d'Hilliers est mort jeudi à Amélie-les-Bains, Pyrénées-Orientales.

Baraguey d'Hilliers était né à Paris le 6 septembre 1795. Son père, ancien officier de la République, avait été fait général par Napoléon I^{er}.

À Leipzig, un boulet lui emporta la bres gauche. Son père venait d'être disgracié par l'empereur; aussi Baraguey d'Hilliers embrassa-t-il avec ardeur la cause de la Restauration.

Captaine en 1815, lieutenant-colonel en 1827, il fut fait colonel à Alger, le 31 août 1830, par le roi Louis-Philippe.

Promu maréchal de camp en 1836, il prit le commandement en chef de l'École de St Cyr, qu'il garda jusqu'en 1840. Cette année-là, il revint en Afrique, où, à la suite d'une expédition heureuse contre les Arabes, il fut nommé général de division en 1842. Après un revers éprouvé dans la province de Constantine, il fut mis en disponibilité le 14 janvier 1844.

Il entra dans la vie politique quand éclata la Révolution de février. Les électeurs du Doubs l'envoyèrent tour à tour à l'Assemblée constituante et à la légis-

C'est à ce moment que l'engagement fut pris, sur les ordres du conseil des ministres, de conclure un traité définitif avec l'Italie, en tenant compte de ce qu'elle a appelé ses « nécessités budgétaires ». Or, cet engagement fut contracté par les représentants du ministre des finances, qui était M. Léon Say, et du ministre de l'agriculture et du commerce, qui était alors M. Teissier de Bort.

Tout était donc préparé, réglé, convenu lorsque le 16 mai est survenu. Le traité signé le 6 juillet n'a été que l'exécution de ces arrangements préalables.

La réalité est donc en contradiction complète avec les attaques dirigées contre le cabinet précédent par M. Richard Waddington, par M. Méline et M. Berlet.

Il est, du reste, très-extraordinaire que le gouvernement, qui connaît la vérité, n'ait pas pris la parole pour rétablir, des faits aussi précis et pour déterminer exactement les responsabilités; plus inexplicable encore que M. le ministre de l'agriculture et du commerce soit venu déclarer « inacceptable et ruineux » pour notre industrie « ce traité du 6 juillet que ses délégués ont préparé et qui a été décidé par le conseil des ministres dont il faisait partie. (Patrie.)

Nous lisons dans les Tablettes d'un Spectateur une correspondance de Berlin dont le passage suivant mérite d'être remarqué:

« La défaveur du prince de Bismark à la cour s'est considérablement accrue. L'impératrice lui reproche d'être la véritable cause de ces deux exils attentés. Les plus grands efforts sont faits pour dénoncer cette politique sans principes, qui s'est alliée aux communiards de France et qui tient d'une main de fer les aspirations allemandes vers les bienfaits de la paix.

« Le prince impérial, qui va prendre la suppléance, s'est montré glacial envers le chancelier. La majorité de la Chambre lui est hostile et reproduit hautement les appréciations de l'impératrice Augusta sur la situation actuelle. »

LE MARÉCHAL BARAGUEY D'HILLIERS

Le doyen de l'armée française, le maréchal comte Achille Baraguey d'Hilliers est mort jeudi à Amélie-les-Bains, Pyrénées-Orientales.

Baraguey d'Hilliers était né à Paris le 6 septembre 1795. Son père, ancien officier de la République, avait été fait général par Napoléon I^{er}.

À Leipzig, un boulet lui emporta la bres gauche. Son père venait d'être disgracié par l'empereur; aussi Baraguey d'Hilliers embrassa-t-il avec ardeur la cause de la Restauration.

Captaine en 1815, lieutenant-colonel en 1827, il fut fait colonel à Alger, le 31 août 1830, par le roi Louis-Philippe.

Promu maréchal de camp en 1836, il prit le commandement en chef de l'École de St Cyr, qu'il garda jusqu'en 1840. Cette année-là, il revint en Afrique, où, à la suite d'une expédition heureuse contre les Arabes, il fut nommé général de division en 1842. Après un revers éprouvé dans la province de Constantine, il fut mis en disponibilité le 14 janvier 1844.

Il entra dans la vie politique quand éclata la Révolution de février. Les électeurs du Doubs l'envoyèrent tour à tour à l'Assemblée constituante et à la légis-

Feuilleton du Journal de Roubaix du 9 Juin 1878.

— 104 —

LA CIRCASSIENNE

PAR LOUIS ENAULT

CXVI

Rahel, que les aventures à travers lesquelles elle avait déjà été jetée par la vie avaient rendue assez observatrice, examina avec une certaine attention l'intérieur dans lequel, sans aucun doute, elle était destinée à passer quelque temps.

Mais Rahel, qui plaçait son idéal au-dessus des choses d'ici-bas, avait vécu au milieu du luxe sans en jouir, ou du

moins sans y attacher son cœur. Aussi, la privation de ce bien-être matériel ne lui causait pas même le plus léger ennuï. Le sentiment de sa délivrance remplissait toute son âme, et elle estimait à un prix trop élevé l'indépendance reconquise de sa personne et l'affranchissement de sa vertu pour ne pas accepter avec joie les faciles épreuves de la pauvreté. Comparés aux périls du passé, les petites misères du présent n'étaient plus que des roses.

Zuléika, chez son père, agissait comme si elle eût été chez elle. Elle se débarrassa donc de son costume de voyage, et n'ayant plus à craindre l'injure d'un regard étranger, elle ôta son masque, et se mit en devoir d'aller et de venir dans la maison paternelle, comme peut faire, après une longue absence, une fille qui tient à se rendre compte des choses, et à voir ce qu'elles ont pu devenir depuis qu'elle n'est plus là.

Il faut bien avouer qu'elles avaient pris une assez mauvaise tournure. Tout, en effet, dans l'intérieur de l'aveugle, annonçait le désordre et l'incurie, et des natures délicates devaient s'y sentir promptement mal à l'aise. Rahel, qui avait toujours le sentiment juste des situations, comprit que le moment était venu où il lui faudrait payer, d'une façon ou d'une autre, le vivre et le couvert qu'elle recevait chez des étrangers.

Elle ne voulait point que ceux qui ne lui devaient rien lui donnassent tout. Si elle n'avait pour elle que son travail, elle travaillerait. Aucune tâche ne lui ferait

peur. La price sse lui avait d'ailleurs donné assez d'or, au moment de la séparation, frais et sonores... aujourd'hui vide et silencieuse.

Le père de famille, abimé dans ses douloureux souvenirs, achevait à peine son récit, quand la porte de la maison s'ouvrit brusquement.

Il était dans toute la force, et aussi dans tout l'éclat de la jeunesse. Sa mine haute et fière et son œil noir qui jetait des ombres éclairs, indiquaient l'être adoucié prêt à toutes les luttes. Ses joues aux promesses saillantes, maigres, basanées, noires des après caresses du soleil, faisaient paraître plus blanches ses dents aiguës et fines, plus rouges ses lèvres épaisses, fortement arquées. Un grand chapeau en feuilles de palmier, assez sérieusement travaillées, aux larges ailes, à la forme haute et comique, assez semblable à ceux qu'on voit sur la tête des rudes moissonneurs de la Kabylie, qui viennent louer leurs bras, chaque été, aux colons algériens, couvrait son front d'une ombre qui descendait jusqu'au bas de son visage.

Al! jeta ce chapeau dans un coin avec un geste brusque, et laissa voir ainsi une tête singulièrement énergique. Il tenait encore à la main la faucille avec laquelle, pendant de longues heures, et sous le poids du jour, il avait coupé sur les sillons brûlants l'orge et le froment. Il la suspendit à un clou planté dans la muraille, et déposa dans un grand vase de terre une provision de dattes fraîches

qu'il apportait dans un panier de son machabish (1).

Quand tout cela fut fait, et en moins de temps que nous n'en mettons à le dire, je jeune homme s'avança vers son père, comme pour lui rendre compte de sa journée.

Ce fut à ce moment qu'il aperçut pour la première fois les deux femmes, qui, à son entrée dans la pièce, en avaient gagné, avec une sorte de crainte instinctive, le coin le plus reculé. Le regard d'Ali glissa légèrement sur Zuléika — c'était elle qu'il avait rencontrée tout d'abord — puis il arriva jusqu'à la fille d'Yaacoub, et s'arrêta sur elle.

Le jeune Circassien rencontra cet œil sombre et dur, se souvint qu'elle n'avait plus de voile, et, pour n'être point vu, tourna son visage du côté de la muraille.

« Quelles sont ces étrangères? demanda le jeune homme au vieillard, avec une certaine brusquerie.

« L'une d'elles est ta sœur, répondit l'aveugle, assez contrarié du ton avec lequel cette question venait d'être faite. L'autre est une de ses amies, qui vient nous demander l'hospitalité pour quelques jours.

« Laquelle est ma sœur, et laquelle est l'étrangère? poursuivit l'Arabe.

« L'aveugle, qui ne voyait ni l'une ni l'autre des deux femmes, eut recours à un subterfuge.

« Zuléika! fit-il tout-à-coup, comme s'il eût appelé sa fille.

« Ta sœur, dit-il, c'est celle qui vient de se retourner.

« J'ai tant aimé cela! pensa le jeune homme.

« Il fit quelque pas vers Zuléika, sans empressement, mais, au contraire, avec une froideur coléale, comme s'il eût été plus contrarié de l'arrivée d'une nouvelle venue dans sa maison qu'heureux d'une sœur retrouvée.

« Cependant, il lui tendit la main, et, après l'avoir regardée avec une certaine attention:

« Je ne te reconnais pas! lui dit-il.

« Nous étions si petits quand nous nous sommes quittés! dit Zuléika, mais mon cœur me dit pourtant que tu es bien mon frère.

« All ne trouva rien ni pour contredire ni pour confirmer cette assertion gracieuse. Mais, au bout d'un instant:

« Quelle est, dit-il, cette étrangère que tu as amenée chez nous? — Elle a toujours été pour moi si affectueuse et si bonne que je saurais la regarder comme une étrangère, dit Zuléika avec beaucoup de fermeté. Elle est la fille du chef circassien auquel je suis venue comme esclave par ceux qui m'ont amenée d'ici.

(1). Sorte de manteau que l'Arabe de la mer Noire ne quitte jamais hors de sa maison.

(A suivre.)